

Vue d'ensemble

Number 258, January–February 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44989ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

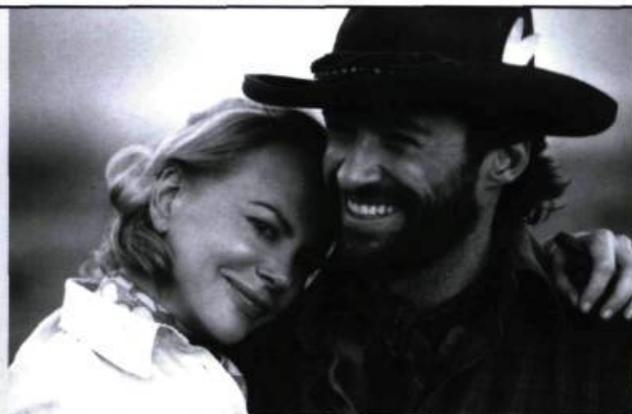
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Vue d'ensemble]. *Séquences*, (258), 50–58.



Ashes of Time Redux

Wong Kar-wai a toujours eu un souci maniaque du détail. On se souvient qu'en 2004, alors qu'il présentait son film **2046** en compétition officielle au Festival de Cannes, il avait livré une version retravaillée de son long métrage à peine quelques minutes avant le début de la projection. Ce n'est donc pas une surprise de voir qu'il nous offre cette fois une version raccourcie de cinq minutes de **Ashes of Time** sorti en 1994. Ouyang Feng (incarné par le défunt Leslie Cheung) vit dans le désert depuis que la femme qu'il aimait a épousé son frère. Chaque année, il reçoit la visite de son vieil ami Huang Yaoshi. Celui-ci est en danger puisque Murong Yang souhaite sa mort depuis qu'il a abandonné sa sœur, Murong Yin, alors qu'il avait promis de l'épouser.

Ouf ! Malgré le retranchement de cinq petites minutes, le récit de **Ashes of Time Redux** demeure aussi complexe et ennuyant que celui de 1994. On ne comprend jamais parfaitement ce que veulent ces personnages beaucoup trop nombreux. Les dialogues se révèlent insipides, illustrant des histoires d'amour torturées comme c'est souvent le cas chez Wong Kar-wai (**In the Mood for Love**, **My Blueberry Nights**). Heureusement, la photographie splendide de l'Australien Christopher Doyle (**Hero**) sauve la mise. On se plaît à admirer les paysages désertiques, le sang qui gicle de façon stylisée et les coups d'épée dans l'eau qui provoquent des éclaboussures grandioses. De même, le montage ultra-rapide lors des combats d'épée donne le vertige. Et que dire de la musique lancinante du violoncelliste Yo-Yo Ma sinon qu'elle évoque à merveille la désillusion des personnages.

Mais tout cela finit bien vite par lasser. Les couleurs sursaturées du désert, beaucoup trop jaune, les ralentis pas toujours nécessaires et les reflets sur les visages, trop fréquents, c'est trop. La restauration de ce film était-elle bien nécessaire ? Manifestement non. Car le récit demeure toujours aussi ennuyant malgré des images d'une beauté irréelle. Vivement son adaptation prochaine de **The Lady from Shanghai** pour nous faire oublier ce **Ashes of Time Redux**.

CATHERINE SCHLAGER

■ **DUNG CHE SAI DUK REDUX** – Hong Kong 2008, 93 minutes – Réal. : Wong Kar-wai – Scén. : Wong Kar-wai, d'après le roman *The Eagle-Shooting Heroes* de Louis Cha – Int. : Leslie Cheung, Brigitte Lin, Tony Leung Chiu Wai, Carina Lau, Tony Leung Ka Fai, Maggie Cheung – Dist. : Métropole.

Australia

Baz Luhrmann, l'extravagant magicien du cinéma australien, se délecte à l'idée de revisiter les genres à sa manière, intensifiant sentiments exprimés et enrobage visuel en un brillant amalgame (parfois) aux limites du burlesque. Avec **Australia**, il se frotte au mélo épique sur fond de bouleversement historique dans la tradition de **Gone With the Wind** et autres **Dr. Zhivago**, faisant le pari de brosser un portrait romantique de son pays en friches, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, par l'entremise d'une grande histoire d'amour parsemée d'embûches.

La saga se déploie donc au moment où l'Australie commence à peine à affirmer sa personnalité bravache et exubérante face à la prude mère patrie, tout en essayant de réprimer son patrimoine aborigène. Toile de fond et éléments narratifs sont donc des plus propices au choc des passions les plus ardentes : mysticisme du mode de vie ancestral des aborigènes et rigidité des mœurs et préjugés de la bonne société britannique ; personnalités diamétralement opposées des deux héros, Lady Ashley (Nicole Kidman, plus patricienne que jamais) et Drover (Hugh Jackman, tout en mâle sensualité brute) ; petitesse de l'homme affrontant la rudesse d'une éblouissante nature sauvage (territoire immense, train de bétail impressionnant) sous un dôme étoilé à l'infini ; violence des sentiments et violence de la guerre.

S'il ne donne jamais dans la subtilité, Luhrmann a réussi jusqu'ici à tenir son pari et à éblouir par un savant dosage dans l'excès. Cette fois-ci, à vouloir trop embrasser, on a parfois l'impression qu'il ne parvient pas tout à fait à aplanir les inégalités narratives et certains moments frisent la surenchère dans le ton et le trait. Mais il reste l'émotion du film, portée par Nullah, jeune métis aborigène au cœur du récit, campé avec un naturel confondant et un charisme poignant par le jeune Brandon Walters. Méprisé par les uns, adoré par les autres, Nullah crée un pont entre deux mondes, tant par sa personnalité conciliatrice que par sa nature même d'enfant de sang-mêlé, rapprochant passé et avenir, mysticisme de l'*Outback* profond et pragmatisme hérité des colonisateurs, innocence et expérience.

CLAIRE VALADE

■ **AUSTRALIA** – Australie / États-Unis 2008, 165 minutes – Réal. : Baz Luhrmann – Scén. : Baz Luhrmann, Stuart Beattie, Ronald Harwood, Richard Flanagan – Int. : Nicole Kidman, Hugh Jackman, Brandon Walters, David Gulpilil, David Wenham, Jack Thompson, Bryan Brown – Dist. : Fox.



Babine

Après *L'Audition* (2005), Luc Picard nous livre ici la poésie bien personnelle de Fred Pellerin. Quel tour de force de passer de la « parlure » à la « voyure », et ce, sans minimiser le pouvoir d'évocation des inventions langagières de notre sympathique conteur de Saint-Élie-de-Caxton ! Scénarisé et dialogué par Pellerin, le film nous présente plusieurs personnages mis en vedette dans ses trois livres-disques : *Dans mon village, il y a belle Lurette...* (2001), *Il faut prendre le taureau par les contes* (2003) et *Comme une odeur de muscles* (2005).

Dans ce délicieux *Babine*, la narration parfois trop présente et les nombreux intertitres ralentissent quelque peu le rythme, mais une fois que nous sommes plongés dans l'histoire, on ne voudrait plus qu'elle s'arrête. La distribution excellente fait notre délice en nous jouant ce merveilleux texte dans un village rêvé qui bénéficie d'une direction artistique soignée. Les personnages principaux — de Toussaint Brodeur, éleveur de mouches, au curé neuf en passant par le coiffeur arrosé — sont justes, généreux et impliqués dans ce récit merveilleux. On a fait aussi la part belle aux personnages féminins : la sorcière, la propriétaire du magasin général ou Madame Gélinas, cette mère de famille nombreuse qui refuse dorénavant d'accoucher. La part du lion revient, bien entendu, à Vincent Guillaume Otis qui tient le rôle-titre et qui est le pivot principal de ce village intemporel. Si *Babine* est le pendant enfant de Fred Pellerin, le personnage de Toussaint représente le côté homme. Dualité exprimée à l'écriture qui permettra aux spectateurs de retrouver leur cœur d'enfant tout en réfléchissant sur la place qu'on laisse aux êtres différents de nous. Équilibre entre émotion et réflexion.

L'équipe son a su faire une trame sonore douce, épurée, mettant en valeur les musiques de Normand Corbeil et Serge Fiori. Il est très agréable aussi de retrouver la voix magique de Monique Fauteux. Les éclairages participent à nous faire entrer dans ce récit émerveillé. Toutes les petites inventions « pellerinesques », comme les rubans de lune, la quête d'amour de la belle Lurette ou la pêche sèche, sont bien mises en scène dans des décors crédibles, respectueux du contexte fantastique.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **BABINE** – Canada [Québec] 2008, 110 minutes – Réal. : Luc Picard – Scén. : Fred Pellerin – Int. : Vincent Guillaume Otis, Luc Picard, Alexis Martin, René-Richard Cyr, Marie Brassard, Isabel Richer, Julien Poulin, Gildor Roy – Dist. : Alliance.



Eldorado

En rentrant chez lui, Yvan trouve sa maison saccagée par un junkie voleur inexpérimenté, Élie. De fil en aiguille, à coups de menaces et (ou) de raisonnements, ce dernier finit par sortir de sa cachette. S'ensuivra alors une discussion, aussi improbable qu'engageante. À bord d'une vieille Chevrolet, et contre toute attente, les deux individus s'embarqueront pour un voyage existentiel et imprévisible à travers la Belgique, gravé dans la mélancolie, la sollicitude et l'espoir.

Il y a de ces films dont la beauté ne se mesure pas par la facture visuelle, mais plutôt par l'émotion qu'ils peuvent produire chez le spectateur, par la simplicité de leur message et la candeur de leurs images. *Eldorado* est sans conteste l'un de ceux-là. La seconde réalisation de l'acteur belge Bouli Lanners (*Ultranova*, toujours inédit) parle de deux âmes errantes et insoumises qui continuent à rêver, même si le monde semble les avoir abandonnés. Et dans ce vide, ce *no man's land* qu'ils arpentent solitairement, ils trouvent en l'autre un allié, une sorte de frère éloigné.

Aussi dépareillé soit-il, le duo Yvan-Élie confère à l'ensemble une sensibilité et une humanité nullement feintes. Le tragico-comique insufflé à leur odysée (dont l'humour *décalé* rappelle Kaurismäki et son *Lumières du faubourg*) ne pouvait vibrer plus justement qu'à travers la complicité de Lanners et du jeune Fabrice Adde, par cette manière avec laquelle chacun repose sur l'autre, moins par les mots qu'ils échangent que par la manière dont ils entretiennent leur affection. Quand Élie n'en peut plus de creuser dans le jardin de sa mère, Yvan l'implore avec une telle franchise (évoquant sa famille disparue) qu'on comprend intuitivement l'importance de la filiation qui est en train de se dessiner entre ces deux *irrésistibles perdants*.

Surréaliste et attendrissant, ce *road movie* (ne cachant pas ses références à Jarmusch ou à Wenders) sublimé par la musique plaintive de Renaud Mayeur, évoque avec grande liberté et poésie les maux d'un monde moderne absurde et déshumanisant. Cet *eldorado* que Lanners filme si magnifiquement est peut-être perdu, mais son invitation au voyage, elle, est tout simplement grandiose.

SAMI GNABA

■ **Belgique / France** 2008, 85 minutes – Réal. : Bouli Lanners – Scén. : Bouli Lanners – Int. : Bouli Lanners, Fabrice Adde, Philippe Nahon, Didier Toupy, Franise Chichy – Dist. : FunFilm.



Happy-Go-Lucky

Le dernier opus du réalisateur Mike Leigh est une comédie burlesque qui s'intitule **Happy-Go-Lucky**. Étonnant, car le cinéaste ne nous avait pas habitués à tant de joie. Dans les années 80, le Britannique n'hésitait pas avec **High Hopes** à vilipender la politique ultralibérale de Margaret Thatcher. On le connaissait impliqué contre les injustices et fin observateur de la dérive humaine (**Naked**). Et puis, il y a l'inoubliable **Secrets & Lies**, un drame familial désespérant qui a valu au cinéaste la Palme d'or à Cannes en 1996.

Changement de registre, donc. Eh bien, par forcément. Certes, **Happy-Go-Lucky** est une pure comédie mais, sous le mascara de l'humour, la critique demeure. Le réalisateur continue de dénoncer, même si son message a pris pour l'occasion une allure de farce. Car au fond, le film se révèle être une sorte de satire contemporaine de notre société. Un vaste cirque où, finalement, il vaut mieux rire que pleurer.

Pauline Crosse, dite Poppy, est une jeune institutrice trentenaire remplie d'un bonheur indestructible. Elle partage une existence excentrique avec sa coloc Zoe et des amies qui lui ressemblent. Toujours de bonne humeur, rien ne semble la fragiliser. Toutefois, le réalisme social britannique auquel le réalisateur reste fidèle ajoute une note quelque peu dramatique à l'ensemble.

Poppy, sorte d'Amélie Poulain sauce *british*, sait que sa vie n'est pas facile; loin d'être naïve, elle se refuse seulement à tout défaitisme. Tant pis pour la brume londonienne, les fous et le vol de son vélo. De toute façon, il est grand temps pour elle de passer son permis. C'est durant ses cours de conduite qu'elle va faire la rencontre de Scott, son moniteur d'auto-école, l'équivalent de son double inversé. Il est aussi exécrable qu'elle est adorable. Bourré de tics, de principes à la limite de la paranoïa, l'homme montre en plus des signes inquiétants de racisme et de misogynie.

Soutenu par des prestations d'acteurs fort réussies (l'actrice Sally Hawkins a reçu l'Ours d'argent pour son interprétation à Berlin), le réalisateur fait de cette comédie une œuvre pas seulement drôle mais tendre. On sent chez Mike Leigh un plaisir certain de filmer, tant **Happy-Go-Lucky** rayonne d'humanité. Au final, un titre qui invite à l'optimisme, même si parfois c'est compliqué.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Grande-Bretagne 2008, 118 minutes - **Réal.**: Mike Leigh - **Scén.**: Mike Leigh - **Int.**: Sally Hawkins, Alexis Zegerman, Eddie Marsan, Andrea Riseborough, Samuel Roukin, Sinead Matthews, Kate O'Flynn, Sarah Niles, Karina Fernandez - **Dist.**: Séville.



Hier encore, je t'espérais toujours

Elle n'a pas serré la main du diable, ayant refusé celle tendue par Sakou Touré. Le diable, pour elle, c'est lui, le président guinéen au long règne (1958-1984), tenu responsable de la disparition de milliers d'hommes. Dont le mari de cette femme, une Française, aujourd'hui encore amourachée de la Guinée.

Elle s'appelle Nadine Bari et c'est avant tout son histoire, son combat que filme Catherine Veaux-Logeat pour son premier long métrage, **Hier encore, je t'espérais toujours**. La protagoniste a assez de recul aujourd'hui, par rapport à ce long combat (1972-1991), pour faire la part des choses, ce qui ne l'empêche pas d'en rester profondément émue. Sa bataille s'appuie sur une belle philosophie, qui veut que le deuil se vit par étapes. La première ne commence que lorsque l'on voit le corps du défunt, dit-elle au bord des larmes.

On imagine mal Nadine Bari, en apparence frêle et fragile, tenir tête à Sakou Touré. C'est mal la connaître. Sa persévérance, sa force mentale en font un modèle, la main qu'elle refuse de serrer la rendent héroïque. Et elle gagne, en partie: après vingt ans de recherches, de pressions diplomatiques et de sorties publiques (*Grain de sable*, son premier livre, choqué autant qu'émeut), elle apprend où et comment son Abdoulaye Barry meurt.

Histoire de deuil et d'amour, **Hier encore, je t'espérais toujours** n'est pas qu'un documentaire sentimental. Ce récit intime prend une dimension de pamphlet politique. Mais la cinéaste évite sagement le piège colonialiste (la Guinée, indépendante, a entretenu des relations tendues avec la France), préférant donner à son propos une portée universelle par un rapprochement avec le cas argentin des mères de la Plaza de Mayo.

Catherine Veaux-Logeat s'était déjà fait remarquer par ses courts métrages portés vers des femmes singulières. Si cette première œuvre de longue durée n'a pas la finesse contemplative de son *En attendant la pluie*, elle repose sur une construction intelligente, faisant cohabiter habilement temps et époques.

Elle a su s'effacer, laissant le fil conducteur à la voix et aux textes de sa protagoniste (et presque exclusivement à elle), se contentant parfois de les accompagner par des images simples. À l'explication de Nadine Bari concernant ses difficultés à faire avancer sa cause, Veaux-Logeat répond par une scène dans un embouteillage à Conakry, capitale de la Guinée.

JÉRÔME DELGADO

■ Canada [Québec] 2008, 71 minutes — **Réal.**: Catherine Veaux-Logeat — **Scén.**: Catherine Veaux-Logeat — **Avec**: Nadine Bari — **Dist.**: Les Films de l'œil.



JCVD

De toutes les vedettes des films d'action ayant cartonné durant les années 80, Jean-Claude Van Damme semblait, à plusieurs égards, le plus « réalistement » humain. Un avantage qui ne fait cependant pas le poids dans un genre cinématographique où le héros s'en tire bien du moment qu'il n'est jamais affecté, émotionnellement parlant. Les années ont passé et la gloire aussi. Les stars d'action ont pris de l'âge et, inévitablement, ont sombré dans la caricature (voir Stallone, Seagal et Schwarzie le gouverneur...). Van Damme n'est pas dupe. Aussi prodigieux soit-il dans ses prouesses techniques — grands écarts et mouvements martiaux, entendons-nous —, le reste a toujours joué contre lui, avant (accent lourd, inexpérience...) comme maintenant (problèmes juridiques, drogues, notoriété perdue).

JCVD réussit l'impensable : décor accommodant belge, expérience, humour (une belle part d'autodérision surtout), une bonne histoire et la chance d'un *happy ending* digne de Hollywood. Dans le cas de Van Damme, ce *happy ending* prend la forme d'une confrontation à son pire ennemi, son image publique. Mabrouck El Mechri, fan fini de la star déchue, lui en offre l'occasion. Et Van Damme, de la saisir avec grâce et humilité. Et pour comble, il nous émeut.

Entremêlant des éléments purement fictifs et d'autres, autobiographiques, JCVD est en constant décalage. El Mechri joue intelligemment sur plusieurs niveaux, comme dans ce plan-séquence du film dans le film, alors que Van Damme tourne une scène d'action. Du coup, quand la star s'élève du décor diégétique pour s'en extraire complètement et s'adresser à la caméra, formulant son *mea culpa* dans une scène « improvisée » d'une franchise désarmante, on croit à tout le reste.

El Mechri lui offrait ainsi ce que personne (même pas lui-même) ne voulait lui donner, le courage. Sous ses dehors de polar, JCVD propose une mise en abyme assez éclairante de celui qu'on a surnommé « The Muscles from Brussels », qui visiblement ne peut plus trahir ses émotions (tellement le réalisateur est sincère) jusqu'à ce dernier plan impressionnant où il fond en larmes. Jean Claude est humain. Plus encore, Van Damme est un acteur convaincant. On attend la suite.

SAMI GNABA

■ Belgique / Luxembourg / France 2008, 96 minutes — Réal. : Mabrouck El Mechri — Scén. : Mabrouck El Mechri, Frédéric Bénudis, Christophe Turpin — Int. : Jean-Claude Van Damme, François Damien, Anne Paulicevisch, Zinedine Soualem, Karim Belkhadra — Dist. : SVBiz Inc.



Le Jour avant le lendemain

Une vieille femme s'occupe à garder vivante une petite flamme dans un récipient allongé contenant un combustible. Une faible lueur éclaire son environnement pendant qu'elle continue à conter une histoire à son petit-fils couché à côté d'elle. Cette scène pourrait se passer dans de nombreuses contrées, mais ici c'est une vieille Inuit nommée Ninioq ; elle continue à instruire à sa manière son petit-fils Maniq, car tous les deux sont seuls sur une île à quelques jours de kayak de leur famille et du groupe dont ils font partie.

Les coréalisatrices Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu — qui joue avec aplomb la grand-mère aux côtés de son propre petit-fils, tout aussi talentueux — ont trouvé, dans un roman de l'écrivain et ethnologue danois Jørn Riel se passant dans les années 1840, le point de départ pour réaliser avec art une fiction très documentée sur la vie des Inuits au moment où beaucoup de populations de l'Arctique n'avaient pas encore croisé des Blancs. Encadrée par *Why Must We Die?*, chanson des soeurs McGarrigle, entendue la première fois sur le générique du début fait d'ombres mouvantes en noir et blanc puis sur le générique de fin montrant des gens heureux de vivre, le film, par de petites touches sensibles, nous fait entrer dans une transmission de savoir de génération en génération, et ce, à tous les instants, puisqu'un père permet à son fils préadolescent d'aller seul avec sa grand-mère loin du groupe. Les personnages sont bien cernés et le récit, imagé par un conteur chevronné de la première rencontre avec les Occidentaux, illustre de manière tangible l'étonnement réciproque de ces personnes dans cette situation.

Le collectif féminin inuit Arnait Video a reçu une aide technique importante des producteurs d'Atanarjuat pour une œuvre sur un ton plus en demi-teintes par rapport à son prédécesseur flamboyant. En rendant hommage à leurs ancêtres dans ce film aux accents élégiaques servi par une photographie remarquable, les auteures ont remporté avec raison le Prix du premier long métrage canadien au dernier Festival de Toronto, devant des œuvres comme *Borderline*.

LUC CHAPUT

■ BEFORE TOMORROW — Canada [Québec], 93 minutes — Réal. : Marie-Hélène Cousineau, Madeline Ivalu — Scén. : Marie-Hélène Cousineau, Susan Avingaq, Madeline Ivalu, d'après le roman *For Morgendaggen* de Jørn Riel — Int. : Madeline Ivalu, Paul-Dylan Ivalu, Mary Qulitalik, Peter Henry Arnatsiaq, Tumasie Sivuarapik — Dist. : Alliance.



Let the Right One In

Au dernier festival Fantasia, le nouveau long métrage du Suédois Thomas Alfredson, **Let the Right One In**, a remporté les prix du meilleur film, de la meilleure direction photo et de la meilleure réalisation. Il a également remporté le premier prix du Festival international Tribeca à New York cette année. Fort de ces distinctions, ce film fantastique se révèle en effet d'un calibre bien au-dessus de la moyenne. Oskar est un gamin de 12 ans malheureux, silencieux et étrange. Pendant que ses camarades d'école s'amuse à le martyriser, l'enfant collectionne en secret les unes funèbres des journaux en attendant une vengeance contre ses jeunes bourreaux. Lorsqu'il rencontre Eli, Oskar devient obnubilé par cette fille de son âge qui s'est installée à côté de chez lui dans une banlieue de Stockholm. De fil en aiguille, le garçon réalise bientôt qu'Eli est une mystérieuse personne, au-delà de ce qu'il aurait pu même imaginer.

Tiré du best-seller du romancier Ajvide Lindqvist, qui signe également le scénario, **Let the Right One In** est une œuvre magnifique qui s'attarde à dépeindre la psychologie de personnages complexes. Oskar apprend que la nouvelle venue avec qui il se lie d'amitié n'est rien d'autre qu'un vampire. Mais la solitude qui rapproche les deux enfants devient plus forte que la peur. L'amitié finit de les renforcer et de les unir devant l'adversité.

Pendant que certains réalisateurs utilisent le thème du « vampire assoiffé de sang », mille fois éculé dans la cinématographie, pour assouvir des besoins strictement commerciaux (**Twilight**), d'autres voient dans l'approche fantastique, l'occasion d'exprimer la marginalisation, le besoin d'affection. Thomas Alfredson rentre avec honneur dans cette catégorie de cinéastes brillants; il a su construire une œuvre nocturne au climat nordique inquiétant. Les images sont superbes et la prestation des jeunes acteurs, pleine de sobriété, accroît le sentiment triste, mélancolique d'une existence de mal-aimé.

De l'hémoglobine, il y en a, de la violence aussi, cependant l'horreur est habile et pénétrante. Le rouge vif du sang contraste avec la blancheur des peaux laiteuses, de la neige immaculée, de la lumière scandinave tamisée. Le silence des rues hivernales renvoie un écho terrifiant aux cris de douleur. Une histoire de vampire qui saura plaire aux amateurs du genre, mais surtout un film téméraire qui ravira, espérons-le, tous les cinéphiles.

ISMAËL HOUDASSINE

■ **LÅT DEN RÄTTE KOMMA IN / MORSE** - Suède 2008, 114 minutes - Réal. : Tomas Alfredson - Scén. : John Ajvide Lindqvist d'après son roman - Int. : Kåre Hedebrant, Lina Leandersson, Per Ragnar, Henrik Dahl, Karin Bergquist - Dist. : Séville.



Lost Song

Troisième long métrage de fiction de l'artiste acadien multidisciplinaire Rodrigue Jean, **Lost Song** est un film hors du commun. Abordant un sujet difficile et peu exploité dans notre cinématographie, les complications liées à la dépression post-partum, le film de Jean démontre la grande maîtrise formelle et narrative de son auteur.

Le choix du titre anglais est particulièrement intéressant étant donné le double sens que prend ici le mot « lost ». D'une part, le titre évoque la chanson perdue, celle qu'Élisabeth, ancienne chanteuse classique, ne parvient plus à chanter faute de temps. D'autre part, le mot fait référence à la perte, donc à la chanson de la perte. Pour Élisabeth, la perte est multiple et se décuple plus le récit progresse : d'abord, perte de liberté à la suite de l'accouchement, ensuite, perte de sa féminité et de sa dignité (le couple ne parvient pas à assouvir ses pulsions; son mari se masturbe devant elle et éjacule sur son ventre), puis, ultimement, la perte du mari et de l'enfant lui-même. Le cinéaste évite à tout prix l'explication et la psychologie à outrance et montre simplement la réalité du couple. Jean soutient la tension dramatique du film en laissant le spectateur supposer la catastrophe à chaque instant, puis en désamorçant ses attentes.

Devant un nourrisson qui n'accepte pas son sein, un mari qui la rejette et une belle-mère méfiante, Élisabeth en viendra à perdre tous ses repères. Tourné la plupart du temps caméra à l'épaule, le film rend avec grande acuité l'état psychique et la détresse d'Élisabeth, et ce, malgré la sobriété privilégiée par Jean sur le plan de la mise en scène. Lors du dénouement, la trame sonore laisse toute la place aux bruits ambiants et rend inaudible la voix de la policière qui parle à Élisabeth, plongeant ainsi le spectateur dans le même mutisme et dans la même incompréhension qu'éprouve Élisabeth devant la dure réalité à laquelle elle fait maintenant face.

Avec **Lost Song**, récit subtil et éprouvant, Rodrigue Jean signe un film d'une grande beauté minimaliste qui sonde les abîmes de l'âme humaine de manière remarquable.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ Canada [Québec] 2008, 102 minutes — Réal. : Rodrigue Jean — Scén. : Rodrigue Jean — Int. : Suzie LeBlanc, Patrick Goyette, Ginette Morin, Marilou Longpré Pilon, Louise Turcot, Louis Lafrenière-Audette, Charles Lafrenière-Audette — Dist. : Domino.



Papa à la chasse aux lagopèdes

On imaginait bien ce que Robert Morin, le cinéaste derrière les laissés-pour-compte (**Quiconque meurt, meurt à douleur, Petit Pow! Pow! Noël**), pensait du monde de la finance. Avec **Papa à la chasse aux lagopèdes**, film d'acteur mettant en vedette un brillant François Papineau, il devient évident qu'il ne porte pas dans son cœur les gens qui roulent à l'argent. Du moins, ceux de la catégorie Vincent Lacroix, l'homme de Norbourg.

Cette fiction hyperréaliste tire à boulets rouges et Morin peut être accusé de manquer (encore ?) de subtilité. Vincent Lemieux, le papa parti à la chasse, n'est qu'un escroc qui a bâti sa fortune sur le dos de « petits investisseurs ». Il fuit avec le fruit d'une fraude de 100 millions de dollars. C'est gros. Mais la caricature tient la route, le cynisme et la forme intimiste propres à Robert Morin donnant à la dénonciation et sa distance, nécessaire à un fait d'actualité, et son originalité.

Les images sont toujours aussi vraies, telles celles de cette poursuite d'un troupeau de caribous. La manière, simple, tient pour acquis que Lemieux part seul. Pour le sortir de ce faux huis clos, Morin le dote d'une caméra, par laquelle il communique avec ses filles. D'autres personnages, imaginaires, l'accompagnent, tous incarnés par Papineau, dans une sorte d'illustration de sa grande solitude.

« Le lagopède a deux prédateurs, le faucon pis le humain. Le faucon le tue pour manger, papa, juste pour le plaisir ». Cette phrase dans la bouche de François Papineau résume bien **Papa à la chasse aux lagopèdes**. Elle donne le ton, incisif, et montre, de manière lapidaire, le fil tordu sur lequel il avance.

Cruel, mais grand naïf, Vincent Lemieux n'en est pas à une contradiction près. Dans le fond, c'est peut-être bien en faucon qu'il a agi, se servant de ses victimes pour assouvir sa soif d'argent. À bien y penser, à le voir ainsi fuir, on se rend compte qu'il devient à son tour la proie, le lagopède. Sa cavale le mène en prison, prison qui prend la forme d'une maison de luxe sur une île paradisiaque, véritable refuge fiscal. Comme si le sarcastique Morin ne croyait pas dans la vraie justice. Pour un lagopède qui tombe, il y en aura mille autres qui s'envoleront.

JÉRÔME DELGADO

■ Canada [Québec] 2008, 91 minutes – **Réal.** : Robert Morin – **Scén.** : Robert Morin – **Int.** : François Papineau, Sylvie Moreau, Georges Aubin, Ben Gibson, Alfred Adderly, Alice Sergerie, Marie-Anne Sergerie – **Dist.** : Coop Vidéo.

Parlez-moi de la pluie

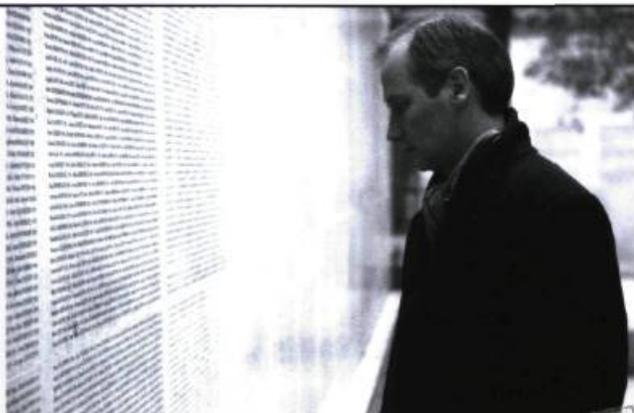
Parlez-moi de la pluie se penche sur le sujet de prédilection du tandem Jaoui / Bacri : les tribulations d'un groupe hétéroclite de gens dont les personnalités incompatibles s'entrechoquent avant de s'appivoiser. La toile de fond de ce drame aigre-doux ? Dans le Sud de la France pour régler des questions familiales, Agathe, intellectuelle féministe se lançant en politique, accepte d'être le sujet d'un documentaire réalisé par Karim, le fils de sa vieille gouvernante algérienne, et Michel, reporter sur le déclin.

D'entrée de jeu, on reconnaît le ton grinçant, les chamailleries mordantes et les personnages d'éternels insatisfaits qui caractérisent les films de Jaoui, cinéaste. Bien sûr, avec sa maîtrise des mots, ses œuvres sont d'abord et avant tout des films d'acteurs et de dialogues. Elle aime prêter voix à des personnages bourrus qui se mentent, élevant le sens de la déception, de l'irritation et de l'autodérision au rang d'œuvre d'art. Il n'est donc pas étonnant que la précision de l'écriture, de la structure narrative et la direction d'acteurs soient les éléments les plus intéressants du film.

Moins cinglant et achevé que **Comme une image** (2004) et moins élégamment fantasque que les Jaoui / Bacri mouture Resnais (**Smoking / No Smoking / 1993** et **On connaît la chanson / 1997**), **Parlez-moi de la pluie** est aussi plus léger dans la gravité que les deux œuvres précédentes de Jaoui et l'amertume, moins présente. Le film est fort joli et agréable, ne serait-ce que pour la finesse du jeu de Debbouze et de Bacri. Dans le rôle de l'aspirant documentariste désenchanté, Debbouze continue de prouver de façon très convaincante, après des rôles dramatiques nuancés dans **Amélie Poulain** (2001) et **Indigènes** (2006), qu'il cache des trésors de substance et de subtilité que n'aurait jamais pu laisser présager son immense popularité d'humoriste. Quant à Bacri, dans le rôle du bougon de service, il sort de son registre cynique habituel en donnant une humanité inattendue, une sensibilité touchante et même une candeur inespérée à son paumé raté. Ensemble, ils forment un duo qui porte le film et lui donne tant son humour que son rythme et sa profondeur.

CLAIRE VALADE

■ France 2008, 110 minutes — **Réal.** : Agnès Jaoui — **Scén.** : Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri — **Int.** : Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri, Jamel Debbouze, Pascale Arbillot, Mimouna Hadji — **Dist.** : Séville



Plus tard tu comprendras

Le procès de Klaus Barbie, dans les années 80, a attisé de sombres souvenirs chez les contemporains du boucher de Lyon et leur progéniture ayant survécu aux déportements nazis. Jérôme Cléments a placé en filigrane de son autobiographie cette douloureuse mise à nu du mal dans une sorte de *coming out* de ses racines juives à la veille de la disparition de sa mère.

L'idée de tirer un film de cette œuvre, véritable archéologie du deuil et de la terreur excavée des émotions, des lieux, des notes et des photographies de famille, ne tombe toutefois pas immédiatement sous le sens. Car regarder des personnages raconter le passé et tenter de ressentir la souffrance des autres exige du spectateur de faire quasiment abstraction du présent de l'action et combler par lui-même le récit évoqué durant le récit du film. Difficile alors de ne pas frôler la cacophonie mentale pendant que notre film intérieur prend vie durant la projection même du film troué de Gitai.

Le procédé a tout de l'exercice de style, c'est à prendre ou à laisser. Pendant que le manège se déploie entre le film et nous, il faut faire attention de se garder un peu de vigilance pour apprécier le jeu savoureusement décalé de Jeanne Moreau, une habituée des narrations hors-pistes du cinéaste israélien, face à un Hippolyte Girardot dubitatif, à la limite de la transe lors de ses récitations, davantage dévoré par les blessures de sa mère qu'impatient de vivre avec elle ses derniers jours, attiré par le gouffre de l'horreur.

Laissée à elle-même, Emmanuelle Devos se dépatouille autant qu'elle peut dans un scénario qui ne semble pas vouloir d'elle, à l'instar de Dominique Blanc, dans **Plus tard tu comprendras**, les femmes soutiennent les hommes, alors que ceux-ci n'en ont que pour les fantômes de la Shoah. Pendant ce temps, les petits-enfants héritent des souffrances de leur aînée sans en saisir tout à fait le sens ou le poids. Juifs ou non, l'âge et les cimetières se chargeront bien de faire grandir en eux le remords du péché des hommes, nourris par les souvenirs des autres, qu'ils ont été mandatés de perpétuer.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ France / Allemagne / Israël 2008, 90 minutes — Réal. : Amos Gitai — Scén. : Dan Franck, Amos Gitai, Marie-José Sanselme, d'après l'autobiographie de Jérôme Cléments — Int. : Hippolyte Girardot, Emmanuelle Devos, Jeanne Moreau, Dominique Blanc, Denise Aron-Schropter, Daniel Duval — Dist. : Séville.

Quantum of Solace

Avec un budget dépassant les 220 millions de dollars, soit deux fois plus que celui alloué à la réalisation de **Casino Royale**, **Quantum of Solace** est, proportionnellement, le plus coûteux des 22 *James Bond* sortis depuis les débuts cinématographiques de la série en 1962. Les explosions monumentales, les cascades rocambolesques et les effets graphiques époustouflants abondent dans ce long-métrage qui suit la même ligne de conduite que le précédent. L'action ne se déroule ici, chronologiquement parlant, que quelques heures après la dernière débandade du film antérieur.

Martin Campbell, qui réalisa **Golden Eye** et **Casino Royale**, laisse ici l'initiative à Marc Forster, qui tire très bien son épingle du jeu. L'agent 007, quant à lui, est pour une deuxième fois incarné par Daniel Craig. Les admirateurs de Bond, déboussolés par cet acteur et son apport plus humain — mais surtout moins macho — au rôle, le demeureront; ceux charmés par l'interprétation du « blondinet » verront leur joie réitérée.

Cette fois, l'antagoniste du personnage principal est un Français qui n'a, à première vue, ni la carrure ni le charisme de nombre de ses prédécesseurs. Toutefois, son emprise sur la situation s'avère plus solide qu'elle ne le semble. Le scénario bien dosé, le montage serré et les prises de vue fabuleuses font de ce dernier film de la série une réussite peu discutable et un film d'action pur du début à la fin. Le tout est bien évidemment agrémenté d'une légère touche humoristique qui taille subtilement sa place, comme d'habitude. Dans ce voyage mondial qui s'étendra de la Russie à la Bolivie, en passant par l'Italie, l'Autriche et Haïti, Bond devra se fier à son instinct plus que jamais. Et encore une fois, dans cette quête vengeresse qui bat son plein, son permis de tuer n'aura pas été accordé en vain.

Quantum of Solace s'avère donc un film qui respecte ses précédents tout en prolongeant l'innovation accomplie par **Casino Royale**. Il procure de quoi nourrir généreusement ceux qui acceptent bien le titre... Du moins, jusqu'aux prochaines aventures de l'agent tant convoité.

MAXIME BELLEY

■ 007 QUANTUM — Grande-Bretagne / États-Unis 2008, 106 minutes — Réal. : Marc Forster — Scén. : Paul Haggis, Neal Purvis, Robert Wade — Int. : Daniel Craig, Olga Kurylenko, Judi Dench — Dist. : Columbia.



Séraphine

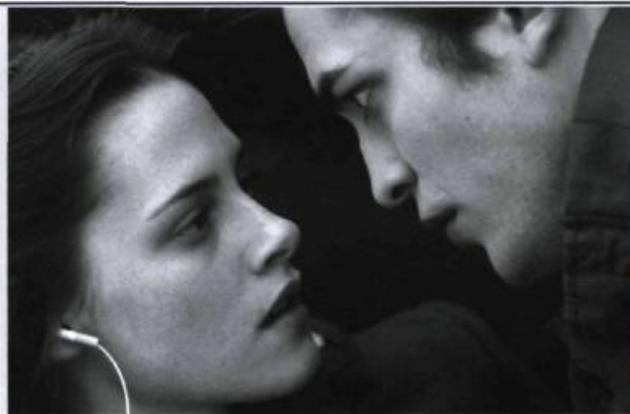
Au début du siècle dernier, à Senlis, en Picardie, une femme de ménage quelque peu mystique passait ses nuits à peindre des compositions florales. Un jour, Willelm Uhde, marchand d'art et collectionneur de son état, découvre par hasard les œuvres de sa ménagère. Cet homme sensible et secret, enthousiasmé par les tableaux de Séraphine, décide de la prendre sous son aile. Ainsi s'amorce la carrière de Séraphine Louis, peintre naïve (ou plutôt « primitif moderne », comme la définit Uhde). Hélas, victime des soubresauts de la crise économique qui lui fera perdre ses subsides, l'artiste perdra peu à peu la raison; après dix dernières années passées dans un asile d'aliénés, elle s'éteindra en 1942.

Martin Provost, réalisateur peu prolifique (trois longs métrages en onze ans), s'est laissé séduire par le destin tragique d'une peintre talentueuse qui n'a pourtant pas marqué son époque. Artiste autodidacte, femme pauvre et isolée, méprisée par son entourage, elle puisait dans sa foi et dans ses chants religieux la ténacité nécessaire pour se consacrer à son art, malgré des conditions de vie ingrates. **Séraphine** est une œuvre sobre, respectueuse de son sujet. En plus de nous faire connaître une peintre injustement oubliée, ce film propose une réflexion sur le processus créatif, mais aussi sur l'aspect aléatoire de la célébrité, et sur la responsabilité du public face au créateur. En effet, la folie progressive de Séraphine n'est pas seulement tributaire de sa propre névrose, mais aussi du regard qu'on jette sur son œuvre.

Ce sujet évoque d'autres dérives célèbres : Nelligan, Camille Claudel, Van Gogh, Modigliani, tous artistes qui n'ont su trouver de leur vivant la reconnaissance qui leur était due. Mais ici, le réalisateur n'est pas tombé dans l'outrance qui caractérise si souvent au cinéma la représentation d'un déséquilibre. Ce traitement mesuré de la démesure, il le doit en grande partie au jeu de l'étonnante Yolande Moreau. Comédienne au parcours atypique, Moreau, une Bruxelloise, s'est fait remarquer surtout depuis son film **Quand la mer monte**, en 2004. À l'aise dans des rôles complexes, elle prête sa silhouette ronde et son regard mélancolique à l'étrange Séraphine au nom prémoniteur, artiste chantante qui parlait aux anges.

DENIS DESJARDINS

■ France / Belgique, 2008, 125 minutes – Réal. : Martin Provost – Scén. : Martin Provost, Marc Abdelnour – Int. : Yolande Moreau, Ulrich Tukur, Anne Bennent, Françoise Lebrun – Dist. : Séville.



Twilight

Étrange destin que celui de Catherine Hardwicke. La réalisatrice de **Twilight** a attendu la trentaine pour commencer sa carrière cinématographique. Elle a mis à profit sa formation d'architecte pour devenir productrice de plateau, responsable des décors et des costumes. Puis, à l'aube de la cinquantaine, elle est subitement devenue une réalisatrice culte de drames pour adolescents. Pour compléter ce parcours sinieux, mentionnons qu'elle a réalisé **The Nativity Story**, film coqueluche chez les chrétiens de droite.

Avec **Twilight**, elle retourne à ses premières amours de réalisatrice (si l'expression signifie quelque chose pour une cinéaste qui n'a que quatre films derrière la cravate). C'est l'histoire d'une adolescente qui tombe amoureuse d'un vampire, dans un monde où humains et vampires cohabitent de manière tout à fait normale. Le jeune vampire en question est étudiant au même *high school*. **Twilight**, tiré d'une série à succès de livres pour adolescentes, a été généralement associé à la profonde foi chrétienne de son auteure, Stephenie Meyer, parce que le vampire hésite à avoir des relations sexuelles avec son aimée.

Le détour par le monde biblique a admirablement bien préparé Hardwicke à **Twilight**. Elle a encore la main sûre qui la caractérisait dans **Thirteen** et **Lords of Dogtown**, pour ce qui est des scènes de vie adolescente. Mais elle y ajoute une gravité qui fait double emploi : elle rend bien le profond respect de la spiritualité de l'amour et de la sexualité dont fait preuve Stephenie Meyer; et elle plonge avec crédibilité dans les affres affectives des adolescentes. **Twilight** participe en effet à un récent intérêt pour la puberté féminine, jugée plus complexe et ardue que celle des hommes par plusieurs commentatrices postféministes.

Malgré son jeune âge, 18 ans, Kristen Stewart est très subtile dans le rôle principal. Elle est convaincante dans ses incertitudes et ses soupirs, quoique moins dans sa relation avec ses parents séparés. Catherine Hardwicke a visiblement beaucoup d'intérêt pour l'adolescence, assurément des relations faciles avec les adolescents, et cela paraît dans la direction d'acteurs très fluide. **Twilight** rafraîchit le genre.

MATHIEU PERREAULT

■ TWILIGHT : LA FASCINATION – États-Unis 2008, 121 minutes – Réal. : Catherine Hardwicke – Scén. : Melissa Rosenberg d'après le roman de Stephenie Meyer – Int. : Kristen Stewart, Robert Pattinson, Billy Burke, Ashley Greene, Nikki Reed, Jackson Rathbone – Dist. : Séville.



Versailles

Entre les mains de quelqu'un d'autre, cette critique sociale sous le signe de la filiation aurait retenti comme un projet moralisateur d'une prétention nauséabonde. Mais Schoeller, étant fidèle à lui-même (difficile d'oublier **La Vie rêvée des anges** dont il cosignait le scénario), a préféré filmer le constat alors que d'autres auraient enregistré les discours. Au lieu de multiplier les situations, il a opté plutôt pour le mouvement intérieur de ses personnages et les non-dits. Plus important encore, avec Guillaume Depardieu et le jeune Max de Baissette de Malglaive (prodigieux) comme acteurs, Schoeller a essentiellement transgressé l'artifice pour atteindre l'art dans sa forme la plus pure et la plus charnelle.

Alors que son titre trompeur évoque le lieu mythique (ici, le château), **Versailles** pose plutôt son objectif autour de ses confins, explorant avec justesse les repères diffus de deux mondes aussi inconciliables qu'indissociables, une rupture que Schoeller cherchera à mettre de l'avant tant par son histoire que par sa structure. Filmant les allées et venues de ces écorchés de la vie (dans une lumière âpre et étrangement douce), le réalisateur donne un visage humain, oh combien touchant, à une réalité qui se joue en sourdine et dont personne ne veut parler. Quelque part dans une forêt spectrale tenant lieu de terre promise, deux *enfants de nulle part* parcourent les chemins sinueux de la vie, conscients que chaque pas compte.

Versailles interpelle tant par son fond que par sa beauté brutale. Au panthéon des plus belles scènes de l'année, on retiendra la course effrénée d'Enzo tandis qu'il traverse la magnificence du palais de Versailles (dans laquelle son être frêle semble s'abîmer), cherchant de l'aide, alors que Damien succombe à une toux violente. Mais aussi beauté brutale, car on y découvre un acteur d'une force et d'une virtuosité implacables. Dans ce qu'on pourrait seulement qualifier de « rôle de sa vie », Guillaume Depardieu brille de tout son corps abîmé. Le visage émouvant, la démarche chancelante, chaque partie de son corps relève de cette qualité exemplaire à laquelle peu d'acteurs peuvent aspirer : une forme d'expression poétique transfigurant tout sur son passage, même la mort. Vive Depardieu !

SAMI GNABA

■ France 2008, 113 minutes — Réal. : Pierre Schoeller — Scén. : Pierre Schoeller — Int. : Guillaume Depardieu, Max de Baissette de Malglaive, Judith Chemia, Aure Atika — Dist. : K-films Amérique.

W.

À la suite du visionnement de cette dernière œuvre d'Oliver Stone, nous retenons que le réalisateur de 62 ans concrétise une fois de plus sa longue chute depuis **U-Turn** en 1997. Il ne demeure plus que quelques soupçons de l'essence stonienne qui coulait dans les veines de **Platoon**, de **Born on the Fourth of July** ou encore, de **Natural Born Killers**.

Stone signe avec **W.** son troisième long-métrage relatant la vie d'un Président américain. Après John F. Kennedy et Richard Nixon, voici l'histoire peu cocasse de Georges W. Bush. L'œuvre révèle cette fois le côté absurde du Président républicain ayant accompli un double mandat de 2000 à 2008. Tout en démontrant le sinueux parcours d'un ex-alcoolique devenu dirigeant de la plus grande puissance du monde, le film s'attarde sur la relation père-fils et lève le voile sur les coulisses du pouvoir présidentiel.

Mais conformément à l'image ambiguë que le réalisateur renvoie au public, nous déduisons que selon sa perception, le Président aurait saboté l'image et l'économie de son pays en ayant les plus belles intentions du monde (ou presque), et ce, tout en étant inconscient de l'héritage négatif qu'il léguait à sa nation. Heureusement, **W.** n'est pas pour autant une apologie, car il montre aussi l'homme gâté par l'abondance ainsi que son manque relatif d'intelligence. Seuls son charme, sa mémoire impressionnante et la relation qu'il entretenait avec le public lui sont favorables.

Ainsi, **W.** demeure un ouvrage potable, mais la technique employée par Stone pour représenter la vie du *dirigeant à quatre sous*, laissera considérablement le cinéphile sur sa faim. Les dernières retouches apportées au film, qu'on voulait sorti avant les présidentiels de novembre 2008, loin d'être suffisantes, transpirent le travail accompli en vitesse.

Mais le plus déplorable, c'est que cet homme qui nous déconcerte tant dans la réalité, réussit presque à nous charmer une fois interprété par Josh Brolin, ce qui ne contribue pas à rendre le film crédible, loin de là !

MAXIME BELLEY

■ W. — États-Unis 2008, 129 minutes — Réal. : Oliver Stone — Scén. : Stanley Weiser — Int. : Josh Brolin, James Cromwell, Elizabeth Banks, Richard Dreyfuss — Dist. : Séville.